L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 19 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 19 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

La Diplomatie des Etats-Unis.

Au cours de la campagne victorieuse qu'il vient de conduire contre la Chine, lisons-nous dans le *Figaro*, le Japon avait été appuyé, dès le premier jour, avec une extrême vigueur par l'opinion publique aux Etats-Unis. Aux yeux de la presque unanimité des Américains, le Japon ne venait pas seulement de se révéler comme une puissance militaire de premier ordre, mais les succès remportés par ses armées, en lui ouvrant les portes d'un Empire en léthargie, devaient servir la cause de la civilisation et étendre son domaine dans des proportions immenses. Quoi de plus beau, s'écriaient en chœur les journaux de la grande République, que cet apostolat par les armes! Il ensanglante le sol chinois, mais il l'arrache à la barbarie et lui apporte en même temps les lumières du monde moderne.

Devant cette poussée du sentiment général dans un pays où le gouvernement est fait pour suivre les courants populaires plutôt que pour les enrayer, le Japon avait pu croire qu'il avait trouvé, dès la première heure, à Washington, un auxiliaire et au besoin un allié, au cas où les puissances européennes viendraient à lui disputer le fruit de ses victoires. Aussi, quand l'intervention de la Russie, de l'Allemagne et de la France se manifesta, quand on vit surtout l'Angleterre revendiquer subitement sa liberté d'action, tout le monde se dit: Les Etats-Unis vont entrer en scène et de grosses complications se préparent.

C'était mal connaître, les principes invariables de la diplomatie américaine. On sait aujourd'hui que tâté par l'Angleterre et instamment sollicité par le Japon, le Cabinet de Washington n'a jamais eu, dans la crise qui vient de se terminer, la moindre tentation de sortir de la neutralité. S'il s'est arrêté définitivement à cette ligne de conduite, ce n'est pas par indifférence à l'égard du jeune Empire, qui s'est élevé en quelques mois au rang de grande puissance, c'est pour demeurer fidèle au rôle traditionnel de sa diplomatie. Les Etats-Unis désirent que le Japon ne soit pas frustré des avantages qu'il a acquis au prix de si lourds sacrifices; ils auraient envisagé même sans répugnance sa main-mise sur le golfe du Petchili et sur les routes de Pékin, mais ils n'auraient jamais détaché en sa faveur un seul navire de leur marine de guerre. Telle est la règle inflexible qu'ils s'étaient imposée et dont l'observation rigoureuse a dégagé singulièrement l'horizon politique, au moment où la Russie, l'Allemagne et la France se sont déclarées dans l'impossibilité de reconnaître le traité de paix de Simonosaki.

* * *

Il n'y avait pas grand mérite à prévoir que telle serait l'attitude du cabinet de Washington, quand bien même il n'entretiendrait pas les meilleures relations avec les trois puissances européennes. Précisément, le surlendemain du jour où la paix avait été signée entre le Japon et la Chine, l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, l'honorable M. Eustis, se trouvant à Londres, profitait d'une circonstance particulière, pour tracer en excellents termes les traits généraux de la politique extérieure américaine.

Depuis deux ans que M. Eustis remplit en France les hautes fonctions d'ambassadeur des Eats-Unis, il a gagné l'estime et la sympathie de tous ses collègues du corps diplomatique étranger, de tous les Français qui ont eu occasion de l'approcher et de s'entretenir avec lui. Esprit libre, modéré, servi par un bon sens infaillible, il professe pour la France une véritable admiration et rien ne lui est plus agréable que de l'exprimer à haute voix. Il joint à ces qualités de premier ordre une indépendance et une fermeté de caractère rares. Ses adversairs autant que ses amis ne lui ont jamais contesté la supériorité de son jugement.

Quand il siégeait sur les bancs du Sénat américain, il parlait peu, mais toujours pour défendre des idées justes: sa parole faisait autorité. Au moment où M. Cleveland fut élu pour la seconde fois président des Etats-Unis, le 4 mars 1893, ses relations avec M. Eustis étaient plutôt tendues, car celui-ci n'avait pas craint antérieurement de blamer quelques uns de ses actes. Néanmoins M. Cleveland lui offrit aussitôt et spontanément l'ambassade de Paris, que briguaient autour du nouveau Président une foule de politiciens de haute marque. C'est que M. Cleveland est lui-même, autant que M. Eustis, inaccessible aux considérations de personne et d'intérêts privés, et inébranlable dans ses résolutions, quand il les croit utiles au bien public.

* * *

Le protocole français, sous la troisième république, a traversé récemment, d'après ce qu'ont raconté les journaux, une crise terrible. Que fût-il devenu, si un de ses ambassadeurs accrédités à l'étranger eût brisé avec ses traditions, comme l'a fait, le 19 avril dernier, l'honorable M. Eustis, le jour où lui, ambassadeur à Paris, il n'a pas craint de mettre en contraste, à Londres, dans un banquet nombreux, la politique d'accaparement de certaines puissances avec la politique généreuse et pacifique des Etats-Unis. Or, cette politique d'accaparement, qui la professe avec plus d'ardeur et le moins de mesure? N'est-ce pas l'Angleterre? Il paraît bien que l'auditoire de M. Eustis ne s'y est pas trompé. Quoi qu'il en soit, le Foreign Office s'est incliné sans mot dire devant cet avertissement. Quant aux journaux de Londres, au lieu de le relater, ils ont préféré faire le silence sur lui. C'est qu'en Amérique il n'existe pas de protocole pour lier les langues des diplomates.

Présidé par l'ambassadeur d'Amérique en Angleterre, le banquet, il est vrai, n'était pas ouvert à tous. Il s'agissait d'inaugurer officiellement dans la capitale du Royaume-Uni une association, ayant pour but d'encourager la vie politique et sociale parmi les Américasns résidant à Londres. M. Eustis a pris la parole presque à l'improviste, au milieu de compatriotes réunis en nombre considérable. Son discours a été salué par des applaudissements frénétiques, et il a produit, de ce côté-ci de l'Atlantique, un effet immense. On le définit: le manuel de la diplomatie américaine.

* * *

La thèse de M. Eustis est que le gouvernement des Etats-Unis, plus scrupuleux que nombre de gouvernements européens, n'a jamais mis la main sur aucun territoire dans un esprit de conquête. A première vue, cette assertion semble nous transporter en plein paradoxe; elle est cependant rigoureusement conforme à la vérité historique. Deux exemples suffiront pour forcer la conviction des plus incrédules.

En 1846, les îles Hawaï avaient tenté la cupidité de l'Angleterre, qui s'apprêtait à les incorporer dans son domaine colonial. Les Etats-Unis signifièrent sans hésiter au cabinet de Londres que, s'il exécutait ses desseins, c'était la guerre. L'Angleterre recula, et depuis lors les îles Hawaï, à travers de nombreuses péripéties, ont maintenu leur indépendance internationale.

Dans la question de Cuba, la politique américaine est l'objet de plus de suspicions et de méfiances: M. Eustis déclare qu'elles ne sont ni mieux justifiées ni plus équitables. A coup sûr, les Américains n'ignorent pas l'avantage qu'il y aurait pour eux à s'annexer, suivant le métaphore classique, la perle des Antilles; les déclarations du président Jefferson ne laissent là-dessus aucun doute. On se rappellera même que les Etats-Unis ont proposé autrefois à l'Espagne de leur céder Cuba, moyennant un prix de cinq cents millions. L'Espagne déclina l'offre, c'était son droit, et les Américains n'insistèrent pas. Mais, à cette occasion, ils ont donné et réitéré aux puissances européennes l'avertissement formel que l'Espagne n'était pas libre de disposer de sa propriété en faveur d'aucune d'elles. Ils respectent sur ce coin de terre privilégié la domination espagnole, en ajoutant toutefois qu'ils n'en souffriront pas d'autre.

C'est peut-être là une situation singulière; mais les Etats-Unis croient à l'efficacité des voix pacifiques et à la supériorité irrésistible des forces morales pour le développement de leur puissance. Aussi évitent-ils avec un soin jaloux de fournir aux nations plus faibles l'occasion de se plaindre d'eux; au contraire, ils se font un point d'honneur d'user constamment à leur égard de patience et de tolérance.

Au fond, le discours de M. Eustis n'est que la revendication éloquente et opportune de la fameuse doctrine Monroe, formulée il y a soixante-douze ans. Les Etats-Unis n'admettent pas sur leur propre continent l'intervention des grands Etats européens; ils surveillent particulièrement les ambitions de l'Angleterre, et chaque fois que les circonstances l'exigent, ils lui parlent avec une rigueur inflexible. Quelle apparence y avait-il dès lors que le cabinet de Washington s'entremît dans les affaires asiatiques et encourageât le Japon à braver la Russie, l'Allemagne et la France? Est-ce que l'Asie appartient aux Asiatiques, comme l'Amérique aux Américains?

Les Affaires des Iles Hawaii.

L'*Abeille* l'avait bien dit, dès les commencements, que la révolution qui avait détrôné la Reine des îles Hawaii était tout simplement une usurpation des quelques étrangers qui s'étaient établis dans cet archipel, y avaient fait fortune par des moyens plus ou moins avouables et prétendaient le gouverner au gré de leurs intérêts personnels. C'est ainsi que, après avoir osé cette colossale plaisanterie de transformer en républicains, malgré eux toute une population de Canaques qui ne savaient même pas ce que c'est qu'une république, ils voulaient annexer ces îles aux Etats-Unis, non dans l'intérêt du pays dont ils se soucient fort peu, mais pour faire plus rondement leurs petites affaires commerciales, et assurer un meilleur placement à des produits de la vente desquels seuls ils tiraient profit.

Le fait est que la révolution qui avait déposé la Reine Liliuokalani s'était faite sous l'influence d'un intrigant, moitié missionnaire, moitié politicien, qui, sous prétexte qu'il était plus ou moins ministre des Etats-Unis s'était permis de compromettre le pavillon des Etats-Unis dans cette odieuse affaire et avait fait débarquer des troupes de l'Union pour aider ses compères à déposer la Reine.

La faute ayant été commise par un agent des Etats-Unis, soutenu par les marins des Etats-Unis, la responsabilité en retombait sur les Etats-Unis, qui avaient pour devoir de réparer le mal qu'ils avaient fait. Il est vrai qu'ils n'étaient guère coupables de ce qui venait de se passer, puisque leur représentant s'était permis d'agir sans ordre ni autorisation des autorités de Washington. ces dernières eussent dû reconnaître franchement l'usurpation et rétablir les choses dans l'état où elles étaient auparavant. Elles n'en ont pas eu le courage. Elles se seraient, disait-on alors, rendues impopulaires en rétablissant sur un point quelconque du globe cette vieillerie que l'on appelle une monarchie. Qu'importe, si c'est la forme de gouvernement qui plaît et qui convient aux Canaques? L'administration, le Congrès de Washington savaient bien que les populations des îles Hawaii sont d'un caractère doux, inoffensif, qu'il n'y a chez elle aucune force de résistance. En laissant le réglement de la question à la soi-disant souveraineté populaire, en confiant la direction des élections aux hommes qui avaient fait la révolution, elles n'ignoraient pas quel serait infailliblement le résultat. Les Canaques n'osant pas voter comme ils l'entendaient, se sont, à peu près tous, abstenus. Le régime républicain a été maintenu, comme tous ceux qui connaissent le pays s'y attendaient.

Il n'en règne pas moins un mécontentement général. Qu'on laisse donc, une bonne fois les Canaques maîtres chez eux; qu'ils puissent se gouverner ou se laisser gouverner comme ils l'entendent; nous n'avons rien à y voir.

Le Pan-républicanisme est une absurdité, quand ce n'est pas une injustice grossière, une odieuse usurpation.

Que chaque peuple se gouverne à sa façon, comme il l'entend, voilà la vérité en politique, même et surtout, au point de vue démocratique.

JULES ET JULIETTE.

III

Mons'eur l'Editeur,

Grâce à votre bienveillance et par votre permission toute amicale de Louisianais à Français, nous continuons, ou plutôt nous achevons. Le lecteur patient nous excusera, comme toujours. Car nous ne sommes peut-être pas toujours heureux dans le choix de nos sujets, et le journal qui vit d'événements rapides aime peu les longueurs....

.....

Mais si le vieux Jules Simon,—car c'est de lui qu'il s'agissait dimanche passé, — bienveillant, conciliant, prudent, poli, aimable, académicien, très fin, un peu faux bonhomme, même quelque peu *roublard*—si le mot n'était pas vulgaire—et pour qui l'art merveilleux d'écrire est souvent l'art de déguiser sa pensée, de cacher son jeu ou de varier sa forme, mais qui comme socialiste n'a pas su déplaire à Guillaume II, a tout récemment donné sur l'octogénaire Bismark une appréciation d'homme d'Etat et de Français qui n'en est pas une et qui justifie l'art de ne rien dire en écrivant, madame Juliette Adam, elle, bien que femme, ou plutôt parce qu'elle est femme, s'est montrée autrement vaillante et française que le vieux sénateur de la République *aimable* et que l'Académicien aux phrases trop polies.—On ne peut pas être impunément et tout à la fois Académicien et Sénateur.

La phrase suivante de Mme Adam, la directrice de la *Nouvelle Revue*, est superbe et vengeresse:

"Il est tombé! et les lois morales, que je trouve supérieures à toutes les accumulations des ressources de la force, ont, pour moi, une fois de plus, reçu leur sanction par la chute de celui dont les sentiments ont été inférieurs à sa fortune."

Et comme la femme, patriote et Française, avoue brusquement et sans réserve le sentiment qu'elle éprouve pour cet homme de l'apothéose imméritée, pour cet ennemi qui arracha criminellement l'Alsace-Lorraine à la France, qui fut encore plus dur après la conquête que dans la guerre, et qui n'a été, sous son masque de franchise brutale et avec son caractère sans grandeur, qu'un *colosse aux pieds d'argile!*.... Comme elle est heureuse et fière de lui trouver des petitesses et des mesquineries absolument indignes du grand homme et qui font sourire de pitié ceux qui n'ont pas le devoir de haïr!.... Comme elle n'oublie pas et ne pardonne point!....

C'est que ce sentiment—de la haine si vous voulez—puissant, ardent, qui ne change pas et ne veut pas changer, qui se souvient et se souviendra toujours, qui est avec grand pour être chrétien, puisqu'il a la justice pour principe et les lois morales pour justification, sinon pour autorité et pour commandement, est fait de tout l'amour qu'une femme de grand cœur et de noble esprit peut avoir et doit avoir pour sa patrie. Vous devez—dût il avoir un côté de haine—lui trouver l'héroïsme qui manque aux hommes de calcul et de courte mémoire, une intensité de passion qu'il faut admirer partout et dans tous, une vérité de conscience devant laquelle le silence de l'homme prudent et la préoccation almonieuse ne sont point une incontestable preuve de courage moral. Il faut être franc et brave comme Juliette. Il faut parler et non se taire. Il faut condamner aussi bien les thuriféraires que leurs faux dieux, et la hauteur de l'idole Bismark ou tout autre, n'a droit ni à votre admiration ni à votre silence. Etre insouciant, indifférent, sans indignation, sans colère, insensible au bien comme au mal, méconnaissant l'injure ou s'en consolant, infidèle dans l'oubli de l'outrage ou le dédain du bienfait, comme si rien ici bas n'était vraiment digne de croyance et de respect, est-ce donc aimer? Et si Juliette Adam aime ardemment la France, avec toute la passion et toute la religion d'une femme, avec toute la douleur d'une vaincue et toute l'espérance d'une croyante, ne devant être consolée, comme la Rachel de la Bible, que lorsqu'elle aura retrouvé ses enfants, pourquoi voulez-vous qu'elle ait des sourires, de la bienveillance et même de l'indifférence pour Bismark?—Respectons sa haine, si haine il y a, et sachons gré à cette femme d'aimer mieux que les hommes et autrement que les hommes.

Mais ne serait-ce pas le cas de se demander si le patriotisme, toujours une vertu de premier ordre et l'affirmation d'un noble cœur, n'est pas plus grand chez la femme que chez l'homme, et si la femme, par ce côté, n'est pas l'incontestable supérieure de celui qui se dit souvent son maître et qui n'est peut-être pas absolument son égal?

Car le patriotisme, malgré certaines doctrines modernes de matérialisme, passagères du reste et qui ne deviendront jamais la foi et la vie du peuple, n'a pas cessé et ne peut pas cesser d'être une vertu. Le plus simple lui rend hommage. Et quel est donc l'historien des gloires passées, des luttes présentes et des espérances de l'avenir, soit Français, soit Anglais, soit Allemand ou tout autre, qui ne l'honore pas hautement et qui ne trouve en lui un principe d'héroïsme et de grandeur que remplaceraient bien tristement, au chapitre des droits humains et des devoirs sociaux, le doute du foyer, l'indifférence de la famille et la négation de la patrie?

Car cette patrie, création des hommes et des temps, œuvre des intelligences et des générations, poème souvent splendide de travaux, d'efforts, d'épreuves, de courages, de dévonements et de sacrifices sublimes, n'est ni une illusion, ni un mensonge, ni un temps d'arrêt dans la civilisation et sur la voie du progrès. C'est une histoire faite en commun par ceux qui portent son nom, qui parlent sa langue, qui ont été les aieux, qui sont les pères et les fils, et qui auront des descendants et des héritiers. Il a fallu de la volonté, de la bravoure, de la persévérance, de la croyance, de l'âme, du cœur, du sang et bien des vertus pour la créer. Et si elle a conquis ses droits à la vie et à la liberté, si son existence est la consécration d'une vérité et d'une justice, si vous voyez en elle la terre promise et due où s'est fixée la tribu jadis errante, si vous en avez fait l'atelier indispensable de vos pensées réunies et de vos travaux accumulés, si elle est devenue, par le concours de tous, par le lien des intérêts et l'harmonie des sentiments, au nom d'une raison nécessaire et d'une sociabilité sans cesse grandissante, comme une maison mieux assise, mieux bâtie, embellie, fortifiée, sûre, généreuse, heureuse, sacrée à son foyer et dans son temple, invulnérable par son acropole, rayonnante par sa lumière, haute par son exemple, française par son nom, par la souveraineté de son esprit et de son verbe, par son affection toute chrétienne et son hospitalité sans refus, par quel droit supérieur, au nom de quelle morale étrange et nouvelle, en vertu de quel principe social récemment découvert ou révélé, nieriez-vous cette patrie, la déclareriez vous inutile ou fausse, et même la condamneriez vous comme criminelle et comme abominable? Lequel d'entre nous, à moins d'être fou ou maudit voudrait en livrer l'acropole, en souiller les foyers et les temples, en disperser les biens et les richesses, en semer au vent, comme autant de mensonges ou de vieilleries, les archives, les titres, les monuments, les œuvres, les gloires et les espérances? Ou ne détruit pas sa maison, on ne brûle pas son toit, on ne vend pas les cendres de ses aïeux. Cette maison, du reste, n'est-elle qu'à moi? Ce toit, transmis par les pères, n'appartient-il pas aux enfants, et les cendres des aïeux ne sont-elles pas un héritage commun qui rend la patrie encore plus sacrée, encore plus auguste et certainement inviolable.

Non, la patrie n'est pas un mot, un nom, un coin de terre plus ou moins favorisé par le soleil, un pays banal que l'on quitte sans regret et où nul souvenir ne vous rappelle, heureux ou douloureux. Car la douleur, cette loi de l'humanité, est souvent un bien plus puissant que le bonheur, et ceux que visite la souffrance sont parfois les élus. La patrie est une âme.

C'est là que vous naissez, que vous travaillez, que vous pensez, que vous croyez, que vous priez, que vous pleurez, que vous vivez et que vous mourez. Vous y avez votre berceau, votre famille vos amours et votre tombe auprès des vôtres. Vous n'y êtes jamais seul dans la désolation du cœur, et vous n'y mourez pas deux fois, sans foi et sans Dieu, comme ailleurs. Ailleurs, même avec la fortune et les biens de la terre, est-il quelque chose, et les honneurs dont l'homme est avide en sont ils encore au milieu des étrangers? Car ces étrangers, quels qu'ils puissent être, bons et justes, et quelles que soient votre affection et votre reconnaissance pour eux, ne vous feront jamais oublier les vôtres et ne vous comprendront jamais bien. La seconde famille n'absorbe jamais la première. Pauvre Ovide des *Tristes*, comme tu fus misérable, monotone et lâche dans l'exil et parmi les Scythes du Pont-Euxin!—"Mais Rome était si loin, et l'exil est si sombre!"....

N'est-ce pas dans la patrie que vous grandissez, que vous devenez des hommes ou que vous devenez des femmes?

Car, dans les questions de politique et de gouvernement, comme s'il était seul ou s'il était tout, l'homme ne parle ordinairement que de l'homme. Il semble ignorer la femme,—la femme qui est la mère, qui est l'épouse et qui est la fille,—la femme qui est plus la mère que le père n'est le père, qui a les premiers droits sur son fils, qui lui a donné plus de sa chair, plus de son sang et plus de son amour,—la femme qui peut d'autant plus revendiquer son fils, que ce fils, en vertu d'une loi naturelle, sera sa ressemblance physique et morale, et que c'est elle qui l'élèvera véritablement et lui donnera son âme entière et son esprit, sans qu'il faille la mêler aux bruits de la rue et la hisser sur la tribune aux harangues, mais parce qu'elle est la gardienne du foyer, la pureté de la maison et l'ange ou la divinité de la famille. N'est-ce donc rien, et la famille se conçoit elle sans la femme, ou avec la femme errante, flottante, voyageuse, coureuse, actrice, comédienne, bohémienne et sans patrie? Les enfants qu'on fait dans la vie errante, un peu au hasard du chemin, au souffle du caprice, et dont on ne pourrait pas toujours bien dire les noms, quand on ne les abandonne pas parfois comme un fardeau trop lourd sur la route de l'oubli, constituent-ils la famille véritable? Les libres amours, pour être joyeuses comme des folies de jeunesse et de printemps, contiennent-elles une morale sociale très haute et une civilisation bien éclatante? Ces bohémiennes et ces comédiennes, après tout, après avoir semé leurs chants, leurs caprices, leur jeunesse et leur génie par le monde, souvent même une resplendissante beauté, ne savent-elles point, au jour de la désillusion, de la vieillesse venue, du dernier rôle joué ou du dernier opéra chanté sur des planches étrangères, revenir au petit coin de patrie que rien n'a chassé du cœur et où refleurit peut-être un amour de seize ans?

Mais la patrie, cette patrie que Danton ne pouvait emporter à la semelle de ses bottes, au dessus de laquelle il ne mettait rien, pas même la mort, car le révolutionnaire Danton aimait sa femme et sa famille qui ne pouvaient pas exister sans sa patrie, n'est assurément pas moins chère et pas moins précieuse à la femme qu'à l'homme. Et si nous disons que la femme aime mieux que l'homme, avec plus d'intensité, de dévouement et de sacrifice, plus attachée que lui à ses foyers, à ses temples et à sa maison qu'elle a faite à son image, sommes-nous en dehors de la vérité, et l'homme du dehors, de recherches extérieures et de explorations dans l'inconnu, ayant du reste le pied plus voyageur ou l'aile plus inquiète, ne le sait-il pas lui-même? Alors, sans forcer la comparaison, sans opposer Juliette à Jules, pourquoi ne conclurions nous pas que la femme a au moins autant de patriotisme que l'homme, et faudrait il bien des noms historiques et bien des histoires de peuples, anciennes et modernes, pour prouver cette vérité incontestable? Car cette femme, dans la patrie à aimer, à honorer, à défendre, et qui ne doit être ni envahie, ni insultée, ni déshonorée, a un père, a un mari, a un frère, a un amant, a des enfants, a cette première et sainte patrie qui s'appelle la famille et qui manque à l'homme seul, errant et vagabondant par le monde de toutes les langues, de tous les peuples et de toutes les races.

O Français de la liberté, de la justice et de la plus magnifique des langues humaines et parlées par le génie de la civilisation; Français qui, plus qu'aucun autre peuple, comptes des milliers d'années d'existence, de luttes et d'héroïsme dans l'humanité; Français qui, vers la fin du dernier siècle, avez accompli dans le monde et pour tous la plus courageuse, la plus généreuse, la plus glorieuse et la plus immortelle des Révélations après celle ou avec celle de l'Evangile et du christianisme, comme vous avez été bien inspirés en donnant Jeanne d'Arc pour patronne héroïque à votre patrie! Car Jeanne était une vaillante Lorraine.

Et quelque chose de sombre et de profane flotte sur Metz et sur Strasbourg.

J. GENTIL.

AU SUD!

Il se produit, depuis une dizaine d'années, aux Etats-Unis, un mouvement sur lequel nous ne portons pas assez nos attentions et qui a, pourtant, cent fois plus d'importance, qui aura des résultats cent fois plus considérables que toutes les questions politiques et économiques, qui ont, en ce moment, le don de diviser le pays et de passionner les masses.

Il semble que toute l'activité du pays se déplace. Le champ ouvert devant elle, du Nord-Est au Nord-Ouest, si vaste qu'il soit, ne lui suffit-il plus, ou croit-elle en avoir à peu près épuisé les ressources? Nous ne savons; mais il est certain que le mouvement qui entraînait jusqu'ici les populations des plages de l'Atlantique à celles du Pacifique, a changé de direction. Ce n'est plus de l'Est à l'Ouest qu'il se dirige, mais du Nord au Sud. Tournez au Sud! voici le mot d'ordre actuel. C'est le but que poursuivent les grandes compagnies, les grands syndicats, les industriels, les capitalistes, les travailleurs, ouvriers et laboureurs, natifs et étrangers.

Ce mouvement se remarque chez toutes les compagnies de transport, en particulier, celles des chemins de fer.

Il se prépare évidemment un grand déplacement, destiné à bouleverser toutes les conditions économiques de l'Union. C'est vers le sud-est, le sud-ouest et la basse vallée du Mississippi que se portent actuellement toutes les activités. Il règne à ce sujet une ardente curiosité. On veut savoir quelles sont les véritables ressources de nos contrées, au triple point agricole, minier et manufacturier. Les chemins de fer, à eux seuls, se donnent plus de mouvement que tous les autres spéculateurs et coureurs d'aventures.

Nous avons grand tort de ne pas nous associer à ce mouvement, ou, tout au moins, de ne pas nous y préparer; il nous procurera de bien agréables surprises, plus tôt problament que l'on ne s'y attend. L'immigration parmi nous est plus forte que nous ne le croyons; elle grandit et grossit tous les jours, autant et plus encore en qualité qu'en quantité. Si nous avions une bonne administration, si un meilleur ordre régnait dans nos rues et dans nos établissements publics; si nous avions une ville bien drainée, bien saine, bien proprement tenue, susceptible d'inspirer aux étrangers la sécurité, au lieu d'éveiller en eux, à chaque pas à chaque instant, d'instinctives inquiétudes, on peut affirmer que, dans trois ou quatre ans, notre population serait doublée; qu'avant dix ans, la Nouvelle Orléans serait devenue une grande ville manufacturière.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce fait, c'est que ce n'est pas nous qui avons pris l'initiative du mouvement; c'est le Nord, c'est l'Ouest, c'est la haute vallée du Mississippi. Dans plusieurs grandes villes de ces régions, il y a des sociétés du Sud (Southern Societies) qui n'ont d'autre but que de faire connaître aux populations nos ressources, nos richesses, et de les engager à venir s'établir parmi nous. Puisque le Nord vient spontanément au Sud, pourquoi celui-ci ne ferait-il point quelques pas pour aller au devant de ses nouveaux hôtes? Pourquoi ne chercherait-il pas à leur être agréable, à leur rendre parmi nous la vie plus facile, plus agréable que chez eux? Est-ce bien ainsi que nous agissons à la Nouvelle-Orléans, et ce qui se passe ici, n'est-il pas plus de nature à faire fuir les gens du Nord, qu'à les attirer et à les retenir au milieu de nous?

Entre mamans, aux Tuileries:

—Mon fils annonçait de grandes dispositions pour le piano. Je l'ai tellement poussé qu'à sept ans il joue déjà à quatre mains. Et le vôtre?

—Oh! madame, le mien ne joue encore qu'à quatre pattes.

Autographes de Napoléon.

Il y a à l'Exposition napoléonienne, en ce moment ouverte, à Paris, un devoir d'anglais fait par Napoléon à Sainte-Hélène. C'est le soir et en cachette que le glorieux captif étudiait la langue de ses ennemis afin, espérait-il, d'arriver à comprendre ce qu'on disait autour de lui. La femme du général Bertrand se chargeait de corriger les fautes des thèmes et des versions du souverain déchu.

Voici le texte du devoir exposé par M. le comte et Mme la comtesse de La Ferrière:

"Quand serez-vous sage?

"Quand je ne serai plus dans cette île. Mais je le deviendrai après avoir passé la ligne.

"Lorsque je débarquerai en France, je serai très content. Ma femme viendra près de moi, mon fils sera grand et fort, il pourra boire sa bouteille de vin à dîner, je trinquerai avec lui. Ma mère sera vieille, mes sœurs seront laides, ce qui ne leur sera pas agréable, elles seront toujours coquettes, car les femmes se croient toujours jolies."

La traduction anglaise est écrite en dessous de chaque ligne. Elle contient, bon nombre de fautes. Il est vrai d'ailleurs que le texte français est lui-même émaillé de quelques *lapsus* qui confirment une fois de plus le fait que l'Empereur n'était pas en orthogrape, un puriste accompli.

Mais, en vérité, n'y a-t-il pas matière à bien des réflexions dans les premiers mots de ce devoir? On y voit nettement que l'exilé conservait toujours au fond du cœur l'espoir de revoir sa patrie et de retrouver les siens. Cette courte phrase: Quand serez vous sage? ne semble-t-elle pas lui avoir été dictée par une personne de son entourage après quelque explosion de colère et de révolte contre les implacables ennemis qui la détenaient déloyalement sur un rocher perdu du vaste océan?

Le court aperçu de psychologie féminine qui termine cette petite page franco-anglaise est piquant sous la plume de l'Empereur. Ce ne sont pas seulement ses sœurs qu'il accuse de coquetterie, ce sont toutes les femmes puisqu'elles "se croient toujours jolies".

D'autres autographes de l'Empereur—et on sait qu'ils sont rares—figurent dans l'Exposition. C'est d'abord le brouillon très raturé, très fébrilement tracé—et cela s'explique!—de la première abdication. Ce sont ensuite deux lettres adressées à Marie-Louise. Elles datent de 1815 et ont été écrites au lendemain du retour de l'île d'Elbe. Les voici presque en entier. Je dis presque, car deux ou trois mots sont restés indéchiffrables. Ah! il n'était pas un brillant calligraphe, le brillant Empereur!

La première est ainsi conçue:

"23 mars. Ma bonne Louise. Je suis maître de toute la France. Tout le peuple et toute l'armée sont dans le plus grand enthousiasme. Le soi-disant roi est passé en Angleterre.... Toute ma vieille garde est autour de moi. Je passe toute la journée des revues de 25,000 hommes. Je t'attends pour le mois d'avril. Sois à Strasbourg avec mon fils le 15 ou 20 avril. Adieu mon amie. Tout à toi.

NAPOLÉON."

La deuxième lettre est celle-ci:

"Ma bonne Louise. Je t'ai écrit bien des fois, je t'ai envoyé F. il y a trois jours, je t'expédie un homme pour te dire que tout va très bien. Je suis adoré et maître de tout. Il ne me manque que toi, ma bonne Louise, et mon fils. Viens donc de suite me rejoindre par Strasbourg. Le porteur te racontera quel est l'esprit de la France. Adieu mon amie; tout à toi.

NAPOLÉON.

Paris, 4 avril."

Ces deux lettres, qui ont été généreusement prêtées à l'Exposition par M. Lefèvre Pontalis, méritaient d'être reproduites. L'appel adressé à Marie-Louise est touchant dans sa forme familière. Mais l'ingrate et sèche Marie-Louise ne devait pas l'entendre.

Le Centenaire de la Première Croisade.

C'est jeudi dernier, 16 mai, qu'ont commencé les fêtes de Clermont-Ferrand, destinées à célébrer le huitième centenaire de la première croisade.

Les trois derniers jours ont été consacrés à des cérémonies purement religieuses, triduum pendant lequel ont été entendus Mgr de Cabrières, le chanoine Coudamin, professeur à la Faculté catholique de Lyon, l'abbé Frémont et le Père Monsabré.

Aujourd'hui, aura lieu la grande procession dans laquelle prendront place, à côté de Mgr Belmont, évêque de Clermont, le cardinal Langénieux, archevêque de Reims; Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et les évêques de Saint-Flour, de Moulins, du Puy, d'Orléans et de Nancy, d'autres encore, peut-être. Un groupe de croisés figurera dans la procession.

Le cardinal Langénieux bénira la première pierre du monument commémoratif de la première croisade. Ce sera une fontaine monumentale portant à son sommet la statue d'Urbain II.

Le soir, illumination de la ville et des églises.

Le cortège des croisés qui figurait dans la procession, aura été évidemment la grande attraction populaire de ces fêtes. Il vaut la peine d'en faire la description.

Le cortège comprenait 185 personnages costumés.

En tête: trente musiciens en costume du douzième siècle, quatre porte-étendarde, quatre trompettes, quatre héraults d'armes, douze soldats et douze archers.

Ensuite apparaissaient successivement armés en guerre, avec la croix et la dalmatique blanche à cheval, la lance au poing, Godefroy de Bouillon, le comte d'Auvergne, Guillaume VI, Pierre l'Ermite, suivi d'un page; le vicomte de Polignac, suivi de soixante chevaliers croisés et de trente pages.

La seconde partie du cortège rappelait les croisades suivantes. On y a vu Béraud, Dauphin d'Auvergne, deux grands maîtres de Saint Jean de Jérusalem, à cheval, et six chevaliers du même ordre, en costume du temps, avec la croix de Malte.

Douze arbalétriers fermaient la marche.

A vrai dire ces fêtes ont été anticipées sur la date du centenaire, car le concile de Clermont, où fut prêchée la croisade, ne se réunit que le 18 novembre 1095, et ce n'est qu'à sa dixième session, dont la date n'est pas bien connue, que fut prêchée la croisade. Mais comment attendre la mauvaise saison pour ces fêtes? N'a-t-on pas bien fait d'anticiper ainsi?

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

LE PRINCE DE GALLES.

La Société Londonnienne.

Presse Associée.

Londres, 18 mai—Le prince de Galles est au château de Warwick, où la comtesse de Warwick et Brooke, plus généralement connue comme une beauté fameuse, admirée longtemps par le prince, a invité des personnes distinguées à toutes sortes de fêtes qui ont lieu en ce moment.

Le prince a passé en revue hier la cavalerie du Warwick-shire dont le colonel est lord Willoughby de Brooke.

La princesse de Galles et ses filles sont à Sandringham, où elles se sont rendues après la réception offerte par les princesses, mercredi dernier, au palais de Buckingham, en l'honneur de la reine.

Les visiteurs ont été nombreux, mais peu de personnes ont autant attiré l'attention que la "Duchesse Américaine," la duchesse douairière de Marlborough, maintenant lady Beresford, présentée à la suite de son mariage avec lord William Beresford. Elle n'avait jamais été présentée comme duchesse de Marlborough.

Les dames anglaises montrent un penchant à ne pas porter de bijoux pendant la journée, ce qu'elles considèrent de mauvais goût.

Au concert donné à l'Institut Impérial par l'orchestre de Strauss, la haute société était au complet; les noms des personnes présentes comprennent la moitié de la patrie.

Les diamants aux oreilles et au cou des dames étincelaient.

Le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, et le duc et la duchesse de Connaught y assistaient.

Le vicomte Hinton, qui a joué de l'orgue pendant plusieurs années dans les rues de Londres, est maintenant directeur d'un kinetoscope, près de Leather Lane, à Holborne. Il dit que le jeu de l'orgue a paralysé son bras droit, et qu'il préfère de beaucoup sa nouvelle occupation.

Le vicomte Hinton est l'héritier du comte de Poulet, son père, sixième comte de ce nom. La famille date de plus de 350 ans; elle remonte à Sir John Poulet, chevalier et royaliste enthousiaste, devenu baron Poulet de Hinton, dans le comté de St-George, et de Somerset, et fait d'Angleterre en 1627.

Le comté de Poulet a été créé en 1706.

Lady Sutton, veuve de Sir Richard Sutton, dont le cutter Ginesta a disputé la coupe américaine au Puritan en 1885, et a été battu, va prochainement se remarier.

Les évènements de la semaine dernière n'ont pas augmenté, dans les cercles sportifs, la popularité de M. Michael F. Dwyer ou de M. Richard Croker. Même le jockey de couleur, Simms, a été critiqué.

Le *Globe*, commentant la monte du jockey américain, a dit hier: Ses manières de singe grotesque sont étrangères à nos habitudes. Il a retenu sa monture et l'a lancée ensuite pour rattraper les chevaux en tête, jeudi dernier; mais nous devons admettre qu'au moment où il a dû s'asseoir sur la selle et montr